



ABDELLAH BAÏDA

Né en 1967
(MAROC)

*Né au Maroc, Abdellah Baïda est enseignant à l'université Mohamed V-Agdal de Rabah, chercheur et critique littéraire, il a publié son premier roman, **Le Dernier Salto**, en 2014.*

Le Dernier Salto, Marsam, 2014

En prenant en référence la figure du « salto », du saut acrobatique et risqué, le romancier retrace les différentes étapes (périlleuses ?) de la vie de Mohamed et en particulier sa découverte de la langue et des plaisirs de la lecture et de l'écriture...

Dès qu'il découvrit la lecture, il cessa de jouer avec ses camarades. Les rares livres dont disposait son école n'avaient plus de secret pour lui ; il avait au bout de quelques semaines tout lu et relu plusieurs fois. Les histoires trottaient dans sa tête, se bouscuaient, lui faisaient oublier son quotidien et son entourage. Tantôt il souriait, tantôt il était triste en fonction des événements qu'il se représentait dans son esprit. Ensuite, c'était le tour des papiers qui traînaient dans la rue et que Mohamed glanait comme des trophées qu'il avait du mal à lâcher. Les morceaux de journaux étaient ses favoris. Il passait d'un bout à l'autre, d'une langue à une autre, reliant des bribes d'histoires grâce à sa seule mémoire. Cela donnait de fantasques récits qui lui procuraient jubilation singulière et enchantement.

Un jour quelqu'un lui offrit une rame de papiers ; ce fut un des plus beaux instants de sa vie. Il décida de carrément recopier ses quelques livres fétiches. Cet exercice le poussa à améliorer son écriture, à s'appliquer pour donner aux lettres la forme la plus séduisante.

C'était ainsi qu'il devint copiste ressuscitant un métier quasiment disparu.

(...)

Mohamed ne lâchait pas non plus toutes les histoires qu'il avait copiées, il s'amusait à remplacer des mots par d'autres ; l'orientation du récit s'en métamorphosait.

Il substituait de plus en plus de termes aux mots des auteurs rendant les textes originaux méconnaissables mais bien significatifs. Il se plaisait aussi à entremêler les histoires en greffant un fragment de l'une dans la texture de l'autre ; un nouveau corps naissait. Ce dernier était palpable pour Mohamed qui le touchait, le savourait, admirait ses contours, sentait sa substance et s'en réjouissait. Un brin d'insatisfaction gâchait cependant son bonheur; l'opiniâtre persistance d'une odeur du récit initial le gênait. Pour remédier à cette tare, Mohamed observa tout autour de lui et médita au fond de son âme puis il inventa ses propres histoires. Les mots continuaient à sentir l'odeur de ses lectures mais cela ne le décourageait pas. Il savait que le chemin de l'apprentissage était long et qu'un jour il arriverait peut-être à se démarquer de l'existant en la matière.

Les histoires créées par Mohamed le touchaient tellement qu'il en subissait souvent les conséquences. Ayant constaté sa solitude, sa famille l'encouragea plutôt à jouer avec les enfants de son âge. Il regardait alors les bagarres des gamins dans la rue, ensuite il les couchait sur papier. Un jour, se livrant à cet exercice d'observation suivie de création qu'il appréciait tant, il écrivit : « Je ne voulus lâcher le stylo que me réclamait mon camarade. Ce diabolin m'assena un coup sur le nez, je saignai. » Il s'arrêta sur ce dernier mot, fixa la phrase de son regard et son visage devint subitement tout rouge. Le père de Mohamed entra dans la chambre et découvrit son fils l'œil vissé à la feuille tachetée de quelques gouttes de sang.

Abdellah Baïda, *Le Dernier Salto*, Marsam (2014)